



LE CAMP DE LADYSMITH.

Ladysmith s'est bravement défendue contre le terrible assaut des Boers, mais on craint en Angleterre que la garnison affaiblie ne puisse résister à une seconde attaque.

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Direction (N, S, E, O) and Temperature (Fahrenheit and Centigrade) for January 16, 1900.

Bureau météorologique.

Washington, 16 janvier — Indications pour la Louisiane — Temps menaçant mercredi avec probabilité de ondées sur le golfe; temps menaçant jeudi avec des ondées dans la partie sud; vents légers à frais de l'est.

L'ARRET DU JUGE KING

— EN —

FAVEUR DE LA VILLE.

Le juge King, de la Cour Civile de District, vient de rendre un arrêt qu'approuveront tous les gens sensés, désireux de voir progresser notre ville. Cet arrêt reconnaît aux autorités urbaines le droit d'expropriation pour cause d'utilité publique, droit que l'on ne conteste nulle part ailleurs et qui est la source de presque tous les progrès accomplis dans les grands centres de population des deux mondes.

Sans doute, la propriété particulière est une chose sacrée, à laquelle on ne doit toucher qu'à la dernière extrémité; mais elle n'est, en définitive, à défendre que des intérêts privés, tandis que les autorités ont à s'occuper des intérêts de toute une communauté, lesquels doivent passer nécessairement avant ceux des particuliers.

LA VERTU — DES — COMEDIENNES.

Mme Worme-Barretta prend ses retraites de sociétaire de la Comédie-Française. Elle s'en va avant l'heure, en pleine possession de la faveur publique. Comme Mlle Croizette, quittant la scène après son triomphe de la Princesse de Bagdad, elle part dans le rayonnement d'un de ses plus beaux succès de comédienne, au bruit des applaudissements qui saluent sa création dernière dans la Conscience de l'Enfant.

Puis-je ajouter, sans diminuer en quoi que ce soit ses mérites d'actrice, que parmi les regrets profonds qu'inspire son départ, plus d'un va à la femme qui honore le théâtre non seulement par son talent, mais par sa tenue de vie? Oui, il me semble que cette témérité me sera pardonnée, car si un pareil brevet semble indécemment impertinent décerné à une femme ordinaire, la vie privée des comédiennes s'écoulant forcément dans une véritable maison de verre, appartenant en quelque sorte à la publicité. Si bien qu'il paraît presque permis à la presse de distribuer ostensiblement des prix de vertu dans ce monde théâtral où elle distribue, souvent à la légère, des prix de beauté!

les refrains les plus égrillards se terminaient; presque en queues de cantiques. Hommage caractéristique rendu par là à la vertu, sans épithète, car les mêmes comédiens qui mettaient ainsi, selon le mot pittoresque des Grecs, un bœuf sur leur langue devant une camarade connue pour la plus honnête des jeunes filles, se seraient épargnés soigneusement cette contrainte, s'ils avaient eu affaire à une fautive Agnès ou à une véritable Arsinée. Ai-je donc besoin d'ajouter que le jour où M. Worme demanda à Mlle Barretta et obtint d'elle d'être acceptée pour mari, tous les habitués de la Comédie-Française, même les plus sceptiques, signalèrent comme le plus avisé, le plus pratique des hommes, par conséquent le plus clairvoyant de son futur bonheur, ce comédien vivant pourtant par métier dans l'éternelle duperie des choses et des mots?

Je n'insiste pas davantage sur le cas de Mme Worme-Barretta, non seulement pour éviter de mettre plus longtemps en cause la gracieuse artiste, mais aussi parce que j'aurais crainte de déshonorer les comédiennes prises en bloc en ayant l'air de souligner une exception dans le monde des planches. Loin de moi cette pensée. Si même j'avais le loisir de comparer le présent avec un passé de trente ou quarante ans en arrière, je serais disposé à croire que le théâtre compte plus d'existences féminines à l'abri de toute critique qu'autrefois. L'amusante duque du Palais-Royal et du second Empire, Mme Thiérrêt, émit un soir cette occasion pessimiste: "Dans ma jeunesse, la plupart des actrices étaient... des femmes faciles. Aujourd'hui, presque toutes les femmes faciles se font actrices." Mme Thiérrêt, si demain son ombre plantureuse surgissait à un portant de théâtre, serait peut-être quelque peu surprise du changement en mieux survenu en ces dernières années. Sans doute les théâtres, surtout sur les petites scènes, ne donnent pas l'exemple de toutes les vertus signalées chez les matrones romaines, mais dans les grands théâtres on peut remarquer depuis quelque temps une tendance chez l'actrice à l'embourgeoisement, au "cant". Quelques-unes sont mariées, beau-

coup plus mariées que quelques fois leurs mères. D'autres qui ne le sont pas, soit qu'elles cherchent, elles aussi, à convoler en justes noces, soit simplement qu'il ne leur plaise pas de mal tourner, mènent une vie telle que la langue même si bien pendue des petites camarades s'impose elle aussi le poids d'un bouf, ce qui doit bien la gêner.

Or, les comédiennes sages ont vraiment un mérite particulier à l'être, car de toutes les femmes, la plus exposée aux chutes, c'est l'actrice. Même laide, elle garde de cet attrait du prestige de la scène tout puissant sur les jeunes gens et quelquefois sur les vieux. Si elle est jolie, c'est un siège véritable que sa vertu de vra soutient. Il lui faudra se défendre contre les lettres agrémentées de bijoux expédiés par les magnats des mines d'or ou par les gros pontes des clubs, et résister non moins fermement aux caillades flatteuses des hommes à succès qui se résignent à venir dix fois, vingt fois, uniquement pour la comédienne qu'ils ont daigné distinguer, écouter une pièce souvent insipide. Je ne parle que pour mémoire, et à l'adresse de celles qui ont de la pitié à revendre, des vers de collège — toute ma génération, au lycée, fut amoureuse de Mlle Page — ou, dans une sphère plus humble encore, d'épîtres de titis dans le goût de celle qui amusa notre jeunesse et dont la destinataire fut, si je ne me trompe, Mlle Doche: "Je serai ce soir au premier rang du poulailleur. Mes jambes pendront."

S'il n'y avait encore que ces tentateurs! Mais cour! là dont je parle, hommes de fortune ou à bonne fortune, lycéens et gamins de Paris, ignobles souvent quel rival redoutable ils ont auprès de l'actrice, quel empire sur elle même il fait souvent à la comédienne pour ne pas se griser des mots d'amour murmurés chaque soir à son oreille par un jeune premier qui n'est pas toujours mal tourné, qui de plus est un "confère" en mesure de lui rendre des services comme camarade et de lui jouer de mauvais tours, de lui procurer des effets on de les lui couper. La vérité est que, neuf fois sur dix, le don Juan qui perd les donna Elvire de la scène c'est l'acteur. Le plus bas comique trouve moins de cruelles que les surintendants du temps de Boileau. C'est peut-être même une des raisons pour lesquelles la carrière de comédien est une de celles qui ne pèchent jamais par le manque de postulants.

Autre écueil contre lequel plus d'une belle résolution a sombré. Théophile Gautier, qui a écrit dans un de ses plus célèbres romans que "le véritable esprit d'une femme est d'être belle" a émis cet autre principe de morale: "Pleure toi-même si tu veux me faire pleurer." Gautier a fait école, non seulement parmi les critiques, mais dans le monde, chez beaucoup de gens qui ne sont pas des cyniques, et c'est ainsi que plus d'une comédienne ambitieuse du succès, a prétendu se compléter par l'amour. En réalité Gautier s'était arrêté à un paradoxe qui lui semblait amusant et qui est surtout injuste. Rose Chéri, par exemple, autrefois, qui fut une épouse admirable, a joué à merveille des rôles de drolesse. Un talent souple se prête à beaucoup d'emplois. Rien n'empêche d'ailleurs de donner à une actrice chaste les rôles qui le sont.

C'est dans la personification d'une épouse impeccable que Mme Worme-Barretta conquiert en ce moment le droit de faire dire d'elle qu'elle quitte la scène de la Comédie-Française en pleine apothéose.

Je vais avoir l'air d'agiter de bien grands mots à l'occasion de la retraite d'une actrice, mais tous les Français qui ont peu ou prou fréquentés les théâtres étrangers me comprendront quand je dirai que pour le bon renom du nôtre il est utile qu'il y surgisse de temps en temps des Baretta pour qu'il ne pâtisse pas sur ce point de la comparaison avec l'étranger. Hors de France la comédienne est beaucoup plus qu'en France femme du foyer, d'un autre foyer que celui de son théâtre. Très recherchée, très adulée elle aussi, elle vive, non quelquefois sans une certaine ambition sornoise, le mariage, et la liste est longue des unions morganatiques ayant fait perdre à plus d'une Atalisse des préséances et, plus tard, des droits à la couronne.

Je n'ose pas demander à la majorité de nos comédiennes de n'aspirer à sortir du célibat que par la porte des méalliances infligées à l'élu de leur cœur, mais il est permis de souhaiter qu'elles viennent à aimer le théâtre plutôt comme un art que comme un moyen de parvenir à d'autres destinées, visées dans une chanson de café-concert éclosée à la veille de la grande foire universelle de 1900 — et qui a des chances d'être reprise ce printemps.

Parlant d'Exposition, il faut se faire une position. Gaston Jollivet.

A TABLE D'HOTE.

Cette histoire me fut contée par mon vieil ami Coquelin cadet, écrit Bell Sharp. "Je me trouvais, à cette époque, dans une petite ville du centre de la France, j'avais résolu de quitter les vaines agitations du théâtre et d'aller planter les choux de la retraite dans un coin écarté: une petite maison qui fut toujours pleine d'amis, comme la femme de Socrate, je crois; deux carrés de choux obligatoires, et un billard pour coucher les invités.

"Je parcourais la province, à la recherche du pays qui me conviendrait, lorsque j'arrivai à la petite ville en question. "Je descendis à l'hôtel du Commerce et de l'Ange Gardien. Pour ne pas me faire remarquer, j'avais pris un faux nom et j'avais signé sur le livre: Frédéric Fedrer, voyageur en vins. A table d'hôte, je fis connaissance avec les habitués de l'hôtel: mon voisin de droite voyageait pour les pâtes alimentaires, mon voisin de gauche voyageait pour les draps; les autres convives voyageaient pour les huiles, pour les cuirs vernis, pour la conterie, pour les bijoux doublés, pour les viandes de conserve, ou seulement pour s'instruire.

"D'abord, la conversation roula sur des sujets généraux: le patron de l'hôtel du Nord, à Tarbes, avait cédé son fonds... Il y avait une nouvelle petite bonne à l'hôtel du Midi, à Calais, elle était fièrement jolie... A Versailles, on refaisait la façade de l'hôtel de Rambouillet. Je m'étais lié avec ces braves gens; on m'avait demandé pour quelle maison je voyageais: pour la maison Claretie et Roujou; et aussitôt, on m'avait conseillé d'achever des vins sur pied dans la région, qui étaient pour rien. "Au dessert, ce fut tout à fait gentil; on était un peu gai, et moi vis-à-vis, un petit noiraud

plein de verve, se mit à imiter la poule. Il eut beaucoup de succès. Alors, mis en train, il imita la vacue en soufflant dans une carafe; puis le cochon, en remuant dans un verre de lampe; puis l'âne, puis le cheval, puis l'éléphant, le pécarri, la tourterelle; on aurait dit qu'il avait avalé une ménagerie. On se tordait. Il annonça: "Maintenant, je vais vous imiter les acteurs célèbres: M. Mounet-Sully. Et il imita Mounet-Sully dans Hamlet; c'était tout à fait ça. Il imita Got dans le Chapeau de paille d'Italie; il imita Sarah Bernhardt, dans la Tosca; il eut imité d'autres, des vivants et des défunts, ma foi, il n'y avait pas moyen de s'y tromper.

"Il termina en disant: Je vais vous imiter Coquelin cadet. Quand on m'entend on jurerait que c'est lui." Vous pensez si je dressai l'oreille. Il prit une réplique du Baker: "J'ai mis dans ce petit panier une galette, etc., etc." "Quand il eut fini, je me levai et déclarai: "Oui, c'est pas mal, vous avez un peu attrapé la voix, mais on peut faire mieux. Et je suis sûr que je réussirai mieux que vous." Il dit: "Voyons."

"Vous pensez, j'étais sûr de mon succès d'avance. J'articulai donc de ma voix la plus naturelle: "J'ai mis dans ce petit panier une galette, plus un vin fait pour les reines avec les noirs raisins du coteau de Suressnes, etc.

"Vous croyez qu'ils m'applaudirent? Pas du tout. J'avais raté mon effet; le petit noiraud me déclara: "Ca Coquelin! Elle est bien bonne! Mais vous n'avez jamais vu Coquelin? Quand on veut imiter les gens, il faut les connaître. Tenez, le voilà Coquelin." Et il recommença la phrase; et cette fois, faut croire que c'était frappant de ressemblance, car tous les spectateurs se roulaient.

"Je me retirai un peu vexé. Après tout, il avait peut-être raison, et sans doute j'imitais Coquelin cadet moins bien que lui. On ne se connaît jamais soi-même.

Sur cette réflexion, profonde, Coquelin cadet héla un fiacre et me serra la main. Ils ne sont pas banales. A dix ans, c'est à dire en 1835, il faisait partie de cet exode de la colonie du Cap vers le Nord, qui devait donner naissance au Transvaal. Il tirait déjà comme un homme. A quatorze ans, à la suite d'une rude campagne contre les Matabellés, dont il tua un grand nombre, il fut des "vrais guerriers devant le Seigneur". Il entra dans les grades. A seize ans, il était veldt cornet, chargé de la défense d'un dis-

trict. C'est ainsi que, l'année suivante, il vint assiéger Durban à la tête de six cents hommes. Depuis, sa vie a été une lutte continuelle contre l'Angleterre. En 1879, il fut l'un des triumvirs nommés contre la domination anglaise. On sait que la révolution aboutit au triomphe de Majubabille, et à l'indépendance de la République sud-africaine 1881. C'est de cette nouvelle république, ou de cette république restaurée, qu'il fut nommé président; et c'est en cette qualité qu'il fit, en Europe, spécialement en Allemagne, la visite dont on se souvient encore.

AMUSEMENTS.

CRESCENT THEATRE.

Hier à 1 heure de l'après-midi au Crescent, c'étaient les Minstrels de Primrose et Dockstader qui avaient attiré la foule. Ils ont applaudi à outrance: car Primrose et Dockstader étaient en veine et c'était à qui des deux amuserait le plus l'auditoire. Ces excellents minstrels donneront encore deux matinales cette semaine — jeudi et samedi.

GRAND OPERA HOUSE.

"East Lynne" ne date pas d'hier: c'est une des pièces les plus anciennes de l'ancien répertoire, et cependant, elle est aujourd'hui aussi jeune que jamais; elle attire la foule au Grand Opera House. C'est un nouveau succès pour la troupe Baldwin-Melville qui en a déjà tant remporté depuis le commencement de la saison.

THEATRE TULANE.

Denman Thompson, si l'on veut, l'Oncle Josh, car tous les deux ne font réellement qu'un, fait la fortune du Tulane, cette semaine. C'est dans de pures interruptions que l'on reconnaît le véritable artiste. M. Denman est la parfaite "impersonation" de son vieillard Josh. Impossible d'entrer plus profondément dans la peau du bonhomme que ne le fait M. Thompson. Aussi le succès est-il complet sur toute la ligne et la salle est-elle comble à chaque représentation. Et voilà, jusque samedi soir, une série de succès assurés.

THEATRE DE L'OPERA.

Il y avait, hier soir, une belle chambre à l'Opéra, bien que la salle ne fût pas aussi pleine que nous l'aurions voulu, à l'occasion d'une reprise comme celle de "Lucie", chef d'œuvre qui devient une rareté, parce que les sujets capables de l'interpréter font presque défaut. Heureusement nous avons, en ce moment, une chanteuse légère de beaucoup de mérite. C'est ce qui nous a permis, hier, d'entendre une belle exécution de la meilleure, peut-être, des inspirations de Donizetti. Mme Madier de Montjau a été charmante d'un bout à l'autre. Un rare talent de chanteuse, elle joint celui, plus rare encore, d'excellente comédienne. Aussi a-t-elle obtenu un superbe succès. M. Ansaldo s'est fait aussi chaleureusement applaudir, ainsi que M. Layolle. Lucie est appelée à un long succès, durant cette saison. Demain soir, "Sigurd", avec toute la troupe du grand répertoire. Dimanche soir, première de "Véronique", opéra comique en trois actes. C'est à la prière de nombreux amateurs qui ont vu jouer à Paris "Véronique", que la direction a demandé aux auteurs le droit de jouer cet ouvrage qui n'a encore été représenté sur aucune scène de province. C'est ce que l'on appelle, à Paris, un Spectacle de Famille.



Les états de service du président Kruger.

Feuilleton

— DE —

L'Abelle de la N. O.

30 Commencé le 13 décembre 1899

LE LYS D'OR

PAR LOUIS LETANG.

DEUXIEME PARTIE.

LES EXPLOITS D'ANDRÉS

III

LE MENAGE D'ANDRÉS.

(Suite.)

— Chère enfant... Et tout en serrant les mains de la jeune fille avec attendrissement, Léona se disait:

— On croit facilement ce qu'on désire, et nous la tenons quelque temps par cette histoire de révision. — Je ne sais pas ce qu'Andrés décidera, mais la petite est sensible et à beaucoup de cœur... et par là, nous viendrons sûrement à bout de réduire cette peu communicative personne, si sottement détachée des biens de la terre!...

Le lendemain, par le premier train du matin, Léona se rendit à Paris. Une voiture la conduisit à son domicile de la rue Saint Honoré où elle arriva avant dix heures. On ne l'attendait pas. Dans l'antichambre de son appartement s'élevait un bruit assourdissant de voix. Elle s'arrêta pour écouter un instant et ne put distinguer dans la clameur que la voix d'Annette, sa femme de charge, qui répétait sur le ton aigre et boucreeux qui lui était propre: — Qu'est-ce que vous voulez, mes pauvres amis? Je n'y peux rien... Attendez que madame soit revenue...

Léona ouvrit brusquement la porte. — Qu'est-ce? fit elle impérieusement. Une dizaine de personnes campées sur les banquettes se levèrent aussitôt, se découvrirent d'un même mouvement, mi de politesse innée, mi de bassesse craintive. Perdre une maison, mauvaise

pour le moment, mais qui peut redevenir excellente! C'est à considérer... — Madame la baronne!... — Ah! je vois ce que c'est!... Annette!... — Madame... — Voici mon portefeuille, réglez ces gens-là et que plus jamais ils ne franchissent le seuil de mon appartement. — Bien, madame. — Oh! madame la baronne!... firent en chœur les fournisseurs médusés. — Vite, j'ai dit. Et elle passa altière, au milieu des salutations les plus obsequieuses.

Après avoir pris rapidement connaissance de la correspondance venue pendant son absence, laquelle était sans grand intérêt immédiat, Léona se prépara à quitter sa robe de voyage, lorsque Annette entra. — Voici votre portefeuille, madame. — Combien manque-t-il de billets? — Aucun, madame. Quand ils ont vu la liasse, cela les a intimidés. Ils se sont confondus en excuses et m'ont suppliés de leur conserver les fournitures de la maison. J'ai cédé. — Bien, merci. Vous êtes très adroite, ma chère Annette. — Oh! madame savait bien en me confiant dans un beau coup de colère les douze mille francs que contenait son portefeuille

que je m'arrangerais pour n'en pas distraire un centime et remettre le crédit de la maison pendant un bon mois. — Je le savais et ne cherchais point à vous ménager mes compliments... — Je suis bien reconnaissante à madame, mais... Et la rusée femme de charge avait un regard qui signifiait bien clairement: — Mais je ne suis pas un fournisseur, moi!... — Combien voulez-vous? fit Léona qui avait parfaitement compris.

— Dame! Madame la baronne me doit trois mille francs d'argent prêt de la main à la main, plus l'entrelien de la maison pendant deux mois, ce qui joint à mes gages depuis le... — Bon! interrompit Léona, nous verrons cela plus tard... Avant peu, continua-t-elle pour dissiper la mauvaise impression produite par son délai, car ma chère, vous êtes destinée à devenir l'intendante d'une maison qui sera montée princièrement, je vous assure, où les fournisseurs seront légions et les notes formidables. Cela vous met l'eau à la bouche, Mme l'intendante!... Quelques semaines de patience encore. — Voici vos trois mille francs. Rendez-moi le billet que je vous ai souscrit.

L'échange se fit avec une rapidité qui témoignait de l'intelli-

gence de Mme Annette et de sa prompte compréhension des affaires d'intérêt. — Ah! dit-elle, je serais bien heureuse si Mme la baronne avait enfin la situation qu'elle mérite par son rang et sa beauté... — Cela viendra, Annette, je m'attends à la certitude absolue. — Ah! tant mieux!... Je dois avouer à madame que j'étais toute désolée, l'autre jour, en la voyant renoncer subitement à toute coquetterie, décolorer ses cheveux et se vieillir de part pris.

— Voyez-vous cela! — C'eût été un vrai meurtre, car personne n'est vraiment belle comme madame et... — Taisez-vous, flatteuse!... Dites-moi: le baron?... — Toujours pareil, le pauvre homme!... — Il n'a pas eu de crise? — Non. Mais il s'acharne de plus en plus à répéter la même chose: "Bébéth!... Bébéth!..." Il ne dit que ça, mais il le dit mille fois par jour.

C'est une grande douleur qui est cause de son état, la perte d'une petite fille à lui, qu'il adorait, et qui se nommait Elisabeth... — Madame m'a déjà dit... — Oui, c'est vrai. Et je vous ai recommandé en même temps, dans le cas où une crise nerveuse comme en subit de temps à

autre le baron — se produirait... — L'imberbe une éponge avec le liquide contenu dans une fiole toujours à portée de la main, sur la cheminée, — et de l'appuyer sur sa bouche. — Oh! je n'ai pas oublié... — C'est parfait. Je vois que tout s'est bien passé pendant mon absence et que ma confiance est bien placée. Je vous remercie. — Madame est contente de mes services? — Oui, et je vous le prouverai le jour — très prochain — où notre situation changera du tout au tout.

Annette fit une belle révérence et se retira. Elle pensait: — Je crois tout de même qu'elle ne me dure pas la pilule. Des gens, comme son frère et elle, peuvent traverser de mauvais moments, mais ça retombe toujours sur ses pattes un jour ou l'autre. Suffit de se trouver à portée quand les beaux jours arrivent... On y sera. Cependant Léona, avant de passer dans sa chambre pour dévêtir son costume de voyage, voulut se rendre compte de l'état dans lequel se trouvait le malheureux paralytique. La pièce où le baron de Luckner était relégué se trouvait à l'extrémité de l'appartement. Une seule fenêtre pouvait ouvrir sur une cour sombre, mais demeurait presque toujours clo-

se, en raison des plantes et des gemissements continuels du malade. Les murs étaient revêtus de tentures épaisses qui rendaient la petite chambre complètement sourde. Pour mobilier un simple lit de camp et un grand fauteuil articulé. Affaissé dans le fauteuil, une sorte de grand squelette à longue barbe, moitié rousse et moitié blanche. Le nez décharné, le front chauve et les yeux perpétuellement ouverts et singulièrement brillants du malade produisaient une impression de terreur.

Il était enveloppé dans une robe de chambre de couleur brune et son corps s'abandonnait inerte, vivant à peine d'une vie végétative. Seuls ses yeux et sa bouche conservaient encore quelques mouvements, simples et lents. C'était tout ce qui restait d'un des plus brillants officiers de la marine hollandaise, d'un homme bâti en athlète, d'une intelligence qui avait été appréciée, d'une volonté qui s'était adoucie puissante et tenace. Il avait fallu, pour fondroyer un homme comme le baron de Luckner dans toute la force de l'âge — il n'avait alors que cinquante-cinq ans — quelque effroyable ouragan... Léona s'avança et posa sa main sur le front du paralytique.